

## La crise mondiale et le vide théorique

### I. Le fout de la contre-révolution et la crise des organisations marxistes.

En Algérie et en France il y a encore une fois la contre-révolution. Le fait que 3000 fascistes tetus (les colons) à Alger puissent prendre l'initiative, tenant dans leurs mains 45.000 français et tout le monde « en suspense » et que De Gaulle puisse convaincre les syndicats Communistes et Socialistes à lui prêter obéissance — au moment donné, si que la production capitaliste ne soit point endommagée par cette démonstration absolument intempestive — et par conséquent De Gaulle s'empare des pouvoirs dictatoriaux d'urgence — tous ces événements démontrent que la contre-révolution est déchainée dans les grandes autant que dans les moindres choses. Soit qu'il s'agisse de la réapparition des manifestations anti-Sémitiques dans l'Allemagne Occidentale ou du fait qu'un petit groupe de colons insistent sur l'importance de leur rôle dans l'aspiration du General à une plus vaste gloire mondiale, ou qu'il s'agisse des menaces de Khrushchev d'effacer « le » ou « les » pays ennemis du globe terrestre, avec les « Missiles » intercontinentaux les plus parfaits au point de vue technique et avec une armée « fantastique » — et tout cela, pendant que l'on est en train de se préparer aux conférences au sommet pour « la paix » — la dure vérité qui sort de tout cela n'est pas seulement l'existence des incessants préparatifs pour la Troisième Guerre Mondiale, mais plutôt la constatation que pas même tout cela n'a valu à résoudre la crise de l'organisation marxiste.

D'un côté les raisons sont évidentes: 1) Aucune Révolution spontanée des travailleurs a subi l'influence du Marxisme vrai, comme il se vérifia en 1884, lorsque Marx se mit à la tête de la Première Internationale des travailleurs; 2) Il n'y a eu aucun passage direct d'héritage marxiste d'une organisation à l'autre, comme il arriva lorsque Engels était encore vivant, à la naissance de la Deuxième Internationale; 3) Il n'y a pas eu une Révolution qui fût accompagnée de succès, tout en étant de l'ampleur d'horizons, de la largeur et de la profondeur de la Révolution Russe du 1917, qui assura les bases de la Troisième Internationale.

D'autre côté, même reconnaissant la validité de ces faits historiques je crois fermement qu'aucun de nous ne veuille produire ces motifs pour justifier l'inactivité, soit dans la lutte de classe soit dans le domaine théorique. Ceux qui ont soutenu la fondation d'un Centre International de Correspondence, se sont rendu compte du terrible développement révolutionnaire. Celui-ci se manifesta pratiquement d'un côté de « la Courline de Fer » dans les revoltes du 1953 à Yarkuta, dans l'Allemagne Orientale, qui culminèrent dans la Révolution Hongroise du 1956; et de l'autre côté de la « Courline de Fer » dans les desordres, et dans les luttes de classe de l'ampleur de grèves générales, même si elles étaient bornées à des industries particulières, comme il se vérifia dans les Etats Unis. En même temps une série complète de Révolutions Afro-Asiatiques sont en train de changer critériement la carte géographique du globe.

Il est évident que comme l'absolue fidélité au Marxisme révolutionnaire des groupes « d'avant-garde » n'a pas conduit à une Révolution accompagnée de succès, pas même les actions de masse ont porté à une société complètement nouvelle. La question la plus importante: — Qu'est — ce qui donne une direction à l'action? s'applique également à l'action de masse autant qu'à l'activité des petites organisations marxistes.

La réponse n'est pas si facile qu'il pourrait sembler à première vue.

V

## LA CRISE MONDIALE ET LE VIDE THÉORIQUE

### II. Le défilé de nos temps.

Aucun parti d'avant-garde ne peut assurer la victoire. Quand deux forces inégales comme l'armée totalitaire Russe et les révolutionnaires Hongrois sont placées l'une en face de l'autre dans une rencontre mortelle, il est clair que pas même les deux génies de Marx et Lénine unis ensemble à la tête d'un parti d'avant-garde n'auraient réussi à vaincre la réaction russe, sans faire en sorte que la révolution s'étendit à d'autres pays. Il y eut un parti d'avant-garde en 1905 (et n'oublions pas que soit les Bolcheviks soit les Mensheviks avaient un plan révolutionnaire et travaillèrent à l'unisson dans cette Révolution), mais ce parti ne réussit pas à abattre le Tsarisme. Avec ou sans les hommes d'avant-garde la Commune de Paris n'aurait pu durer, car la situation objective n'était pas encore mûre; de même, les révolutionnaires hongrois, dont le courage et dont le génie organisateur enflammèrent la fantaisie du monde entier, n'ont pu empêcher le triomphe du capitalisme d'état russe, du moment qu'il n'eut pas une extension de la révolution sur une échelle européenne et universelle.

Toujours est-il que d'un côté l'action sans une direction théorique ne peut vaincre « toute seule »; d'autre côté pas même la théorie ou un parti « tout seul » ne peut créer un nouvel ordre social. Seulement, l'union de théorie et pratique, qui prennent une forme d'organisation commune à la spontanéité des masses peut « garantir » le succès. Avant de courir, « nous mettre à la tête » pour servir de guide, éclaircissons nos idées d'abord. Il n'y a jamais été dans le mouvement un vide théorique plus grand que celui d'aujourd'hui.

Le point important est de quelle manière faire face à la situation présente, du moment que:

1) Aucune organisation internationale est née à prendre la place de la Troisième Internationale.

2) Les tentatives des Trotskistes de créer une Quatrième Internationale ont échoué. Tout grand révolutionnaire et internationaliste que Trotsky était, il ne pouvait avoir succès simplement parce qu'il avait tort dans toute fondamentale prédiction — conséquence de faux principes théoriques — de la prédiction que la bureaucratie staliniste n'aurait pas été à même de défendre la propriété nationalisée, à la théorie de la Révolution permanente qui soutenait que sans la guide du prolétariat, les paysans n'auraient pu accomplir une révolution. Et ce fut précisément l'incapacité de Trotsky de reconnaître la nouvelle phase universelle du capitalisme, son incapacité de saisir le caractère « de classe » de la Russie soviétique, qui porta à la désintégration de la Quatrième Internationale, manquant désormais de toute raison historique. Mais dans ce cas il ne s'agissait pas d'une trahison dans le domaine de la défense nationale ou dans celui de la collaboration de classe (comme dans le cas de la Deuxième Internationale): en effet les Trotskystes furent jetés en prison parce qu'ils s'opposèrent fièrement à la deuxième guerre mondiale.

3) Le fait que le défaitisme révolutionnaire avec tous les sacrifices qu'il emporte est encore le principe de direction du Trotskysme actuel. Le « défaitisme révolutionnaire » est devenu une formule de commodité pour justifier une attitude favorable pour un des pôles du capitalisme universel, la Russie. Cela démontre la vérité de la déclaration de Lénine pendant la période de Zimmerwald: « Seulement les paresseux ne prêtent pas serment pour l'internationalisme en ces jours ».

Je ne sous-estime pas l'importance du rassemblement de groupes marxistes, qui acceptent le sain principe de l'internationalisme prolétaire, opposant les deux pôles du capital; Russie et Amérique, ni l'on peut confondre ce type de défaitisme révolutionnaire avec celui de ceux qui le pratiquent seulement contre un des pôles du capitalisme universel, mais le veut souligner le fait que dans notre temps cela ne représente plus une marque de distinction. C'est pourquoi le Centre, tout en étant un mouvement important représente seulement un premier pas vers une réunion marxiste. Il est nécessaire de faire ce pas avec précaution, en nous servant de l'exemple de Lénine à l'occasion de la chute de la Seconde Internationale. Il est impossible autrement de créer sur des bases solides un fondement théorique capable de faire face aux exigences du temps et de devenir la force polarisatrice dans le mouvement des masses révolutionnaires.

## LA CRISE MONDIALE ET LE VIDE THÉORIQUE

### III. L'enseignement que nous pouvons tirer de Lenine dans la période 1914-1924.

*« Dialectique c'est la théorie du procès de la connaissance en Hegel et dans le Marxisme. Celui-ci est un côté secondaire de la question (n'est pas « un côté »), mais l'essence même que Plekhanov, pour ne pas parler d'autres marxistes n'a pas considéré ».*  
*Oeuvres choisies, vol. XI, pag. 83*

Précisément ainsi que la crise très grave de nos jours, qui menace l'existence même de la civilisation impose à la philosophie une nouvelle vision totale des « masses », l'échec de la Deuxième Internationale en 1914 obligea Lenine de s'adresser à la philosophie avec des yeux nouveaux.

Sans doute il aura semblé étrange à beaucoup de gens qu'un chef révolutionnaire, dans des circonstances si graves passait des journées entières dans une bibliothèque à lire ce « philosophe abstrus » G. W. Hegel et certainement plus d'une personne d'esprit borné était disposée à lui révéler le fait que Hegel était un prussien réactionnaire. Mais Lenine ne supportait aucune « attitude défensive » sur un sujet qui intéressait les fondements philosophiques de Marx.

À l'éclat de la Première Guerre Mondiale Lenine sentit comme si le terrain s'écroulait sous ses pieds, non seulement parce que les chefs de l'Internationale Marxiste avaient trahi les masses, mais parce que lui, comme coopérateur, n'avait pas prévu les conséquences. S'il n'avait pas senti le besoin de rompre avec son passé philosophique, n'aurait pas eu la nécessité de passer toutes ces heures à étudier de nouveau la dialectique hégélienne; vu qu'il était un homme qui n'oscillait jamais dans sa « politique » révolutionnaire ou dans la recherche des causes économiques de la trahison. Il pensait que si les masses n'étaient pas gouvernées par la profonde philosophie qui avait produit le Marxisme comme « socialisme scientifique », il aurait été impossible de tenir tête à l'échec du marxisme qui venait d'être fondé.

Jusqu'à ce moment les débats et les divisions avaient été « politiques » et « organisatives ».

Jusqu'au moment où Rosa Luxemburg n'avait pas écrit: « L'Accumulation du Capital », qui, malheureusement, était en polémique non avec les épigones, mais avec Marx lui-même, aucun marxiste réformiste ou révolutionnaire avait soulevé la question de l'interprétation des oeuvres principales de Marx. Les théories économiques de Karl Kautsky, les oeuvres philosophiques de Plekhanov, l'examen de la nouvelle phase du capital de Hilferding étaient des livres considérés de tout le monde des textes pleins d'autorité.

Lenine à présent refusait leur interprétation même de « Le Capital ». — Il est impossible — disait-il — de saisir la signification de « Le Capital », et surtout du premier chapitre, si l'on n'a pas étudié profondément et compris toute la « Logique » de Hegel. En conséquence aucun des Marxistes de ce dernier demi-siècle n'a compris Marx!

Cette fracture avec le passé n'était pas due à des raisons scolastiques. La raison était que Lenine ne considérait pas le parti marxiste comme une simple société académique « de débats », mais il pensait que le succès de toute Révolution commencée dépendait de la théorie, entendue non comme « politique » et économie mais comme « perspective pratique », pour les couches les plus humbles et profondes du prolétariat, qui devaient reconstituer une société sur des fondements radicalement nouveaux. De cette manière Lenine ne se préparait pas seulement à la Révolution Russe; mais il laissait à la postérité une méthodologie qui pouvait offrir à l'action de masse sa direction théorique; cela paraît clair dans son « Testament ».

Ici dans son analyse du comité révolutionnaire il n'attaque pas les traitres; mais il donne des jugements intéressants, fruit d'une entière existence dédiée à la Révolution, sur les principaux protagonistes de la Révolution, comme sur le plus important théoricien du parti, Bukharin:

Bukharin — dit-il — n'est pas seulement le théoricien le plus grand et le plus estimé du parti, mais ses théories ne peuvent pas être considérées orthodo-

#### LA CRISE MONDIALE ET LE VIDE THÉORIQUE

xément marxistes; parce qu'en lui il y a quelque chose de scolastique. (Il n'étudia et ne comprit jamais bien la dialectique) ».

Malheureusement les Héritiers de Lénine ne se préoccupèrent pas si le « Testament » était publié ou non et enfin, quand il parut, il devint un sujet de discussions « politiques » ou « d'organisation » et l'on ne vit pas le message philosophique.

Les futures générations marxistes s'émerveillèrent du dédain démontré par le mouvement marxiste pour les « remarques philosophiques » de Lénine. En effet non seulement les Trotskistes ne démontrèrent aucun intérêt pour le livre que je leur soumis dans une traduction anglaise, mais aussi ceux qui se détachèrent du Trotskysme sur la base de l'analyse économique de la nouvelle phase du capitalisme mondial, qui avait transformé l'état primitif des travailleurs dans une société capitaliste d'Etat. Au présent que le courant philosophique des révolutions actuelles a atteint une profondeur telle que même le blocus totalitaire doit reconnaître dans l'Humanisme Marxiste son ennemi, nous devons examiner sérieusement ce phénomène; les exigences du temps et notre même héritage marxiste nous l'imposent.

#### IV. La réalité historique et la nécessité d'une clarification théorique.

« L'unité des idées théoriques (la connaissance) et de la pratique; voilà l'unité sur laquelle doit se fonder la théorie de la connaissance afin que le résultat soit: l'Idée Absolue (Idée = vérité objective) ».

#### Remarques Philosophiques

Quand, en 1935, les théoriciens communistes attaquèrent les premiers essais économiques-philosophiques de Marx, les sociétés marxistes répondirent par un étrange silence. Il n'y avait pas des textes de Lénine qui auraient pu leur servir de guide; car la publication de toutes ses œuvres fut posthume. (La Deuxième Internationale, qui avait été l'héritière des écrits de Marx, n'avait pas eu soin de les publier et en 1927 seulement la Troisième Internationale les acheta et les publia). La publication et le débat ne semblaient qu'une matière pour des spécialistes comme Ryazanov, Deborin, Lukacz, du moment que Bukharin était trop occupé à créer une base théorique pour « le Socialisme dans un seul pays » et Trotsky était trop occupé à le combattre.

Pendant que le capitalisme d'Etat envahissait le monde, le vide théorique entre les Marxistes devint si impressionnant que personne n'osa contrebattre les théories du jeune Marx, qui pour distinguer sa nouvelle conception des capitalistes et des vulgaires communistes de son temps avait appelé sa philosophie « Humanisme ».

Les théoriciens russes se trouvèrent obligés, en 1955, à attaquer violemment l'humanisme non pour des raisons scolastiques ou pédantesques, mais pour des causes réelles: les révolutions qui commençaient dans l'Europe Orientale. Les vrais Marxistes alors comprirent que quoi que le régime staliniste eût dominé la révolte de l'Allemagne Orientale il n'aurait pu suffoquer complètement le courant de rébellion, comme le communistes russes prétendaient avoir fait. Comme j'écrivis alors « L'attaque imprévue contre les Essais de Marx est un signe de nouvelles agitations prolétaires ».

Six mois après, en effet, la Révolution hongroise éclata. Alors on a pu savoir que, dans les mois qui avaient précédé la Révolution, les débats à l'intérieur du Parti communiste se rapportaient à la question de l'Humanisme. A ce propos Tador, repoussant l'idée que la clique au pouvoir et le Parti fussent une seule chose eut occasion d'écrire: « Le parti c'est nous, qui combattons pour les idées et les principes de l'Humanisme et les buts que nous poursuivons reflètent en mesure toujours croissante ceux du peuple et du pays ».

Lorsque, après que la Russie eut étouffé la Révolution hongroise, les communistes de l'Europe Occidentale commencèrent à déchirer leurs cartes d'inscription

## LA CRISE MONDIALE ET LE VIDE THÉORIQUE

au parti ceux qui se réunirent, fondant de nouveaux groupes, prirent le nom de « Socialistes humanistes ». Alors les Trotskystes anglais parlèrent eux-même d'« Humanisme » pour gagner quelques adeptes et les Trotskystes Américains écrivirent de longs articles sur l'Humanisme considéré comme une philosophie et comme une question d'organisation. En général, les Trotskystes semblent se rapprocher des Stalinistes, par leur interprétation de l'Humanisme, considéré comme une première phase de la jeunesse de Marx. Mais quel que l'on puisse dire de cette interprétation fautive de l'Humanisme et de leur soudaine manifestation d'intérêt pour l'origine de ce mouvement, qu'ils découvraient dans l'ancienne philosophie grecque du 5<sup>ème</sup> siècle A.C., au moins il faut leur reconnaître le mérite de s'être aperçu de l'existence actuelle de ce mouvement en Hongrie et dans l'Europe Occidentale.

On ne peut affirmer la même chose pour quelques-uns d'entre nous, qui sont si prêts à diffamer l'Humanisme, comme philosophie, qu'ils remontent jusqu'à la Renaissance pour retrouver sa lointaine origine, au lieu de la reconnaître dans la pensée révolutionnaire du jeune Marx, pensés que le même philosophe, plus mûr, bien loin de l'abandonner avait développée au point d'en faire la fil conducteur de son oeuvre la plus grande: « Le Capital ». Les questions, sur lesquelles Lénine ne cessa jamais d'insister: 1) que personne n'aurait pu comprendre « Le Capital », si l'on n'avait pas saisi entièrement la signification de la Logique de Hegel; 2) que « l'esprit humain dans la connaissance ne reflète pas seulement le monde objectif, mais il le crée »; 3) son intolérance pour le matérialisme vulgaire de la Deuxième Internationale. (« L'idéalisme philosophique est une folie, si on le considère au point de vue d'un simple et rigoureux matérialisme métaphysique »), ces questions reflètent la position de Lénine non seulement comme philosophe, mais aussi comme chef révolutionnaire. Cette position se manifeste dans tous les discours politiques prononcés après la Révolution Russe et ressort dans toutes les discussions théoriques de la « Revision du programme du Parti » jusqu'à son « Testament ».

Eluder la question de l'Humanisme Marxiste aujourd'hui c'est vouloir fermer les yeux devant ce qu'il y a de nouveau, qui comprend soit les problèmes soulevés par le prolétariat dans des pays techniquement avancés soit ceux que les pays afro-asiatiques rencontrent dans leur marche vers la liberté.

Si nous ne savons pas tirer un précieux enseignement des mouvements révolutionnaires de notre temps, le fouet de la Contre-Révolution nous conduira en fin à décopyrer que les « Absolus » de Hegel et les luttes internationales pour la liberté ne sont pas si lointains dans la pratique et dans la théorie que les articles des journaux russes officiels voudraient le démontrer en insistant sur le « caractère de parti » de la philosophie. Ainsi, si Lénine, il y a plus de trente ans, pouvait voir l'Idée Absolue seulement « en général », nous pouvons la voir « en concret », matérialisée, pourvu que nous soyons de vrais marxistes et que nous sachions lire le esprit des temps dans les termes du matérialisme historique.

Le vérité de l'Humanisme Marxiste, qui a paru finalement sur la scène historique du monde, de la Hongrie à l'Asie et à l'Afrique, fut d'abord découverte par les travailleurs Américains (des Etats Unis) lorsqu'ils furent appelés à résoudre le problème de l'Automation et à répondre à la question: « A quel genre de travail devrait s'adonner l'homme? ».

De cette façon les Américains, en développant la théorie de l'aliénation du travail, firent de l'Humanisme une question concrète de production, avant qu'il se transformât en une question politique.

Aujourd'hui, lorsqu'on voit Eisenhower, cachant son poing armé, se transformer en voyageur pacifique, qui parle au peuple de « paix » et de « dignité humaine », quand Krouchev se met en colère, menaçant d'effacer de la surface du globe les ennemis de la Russie, tandis qu'il se fait le champion « d'une co-existence pacifique », quand De Gaulle ne promet rien moins que l'auto-détermination, qui répond à l'esprit des temps, tandis qu'il prépare la guerre contre les rebelles musulmans eux-mêmes; et les Syndicats Communistes et Socialistes font une démonstration en faveur de De Gaulle et toutefois aucune association révolutionnaire marxiste n'est profondément enracinée parmi les masses — alors il est évident que la Contre-Révolution a l'avantage sur tous les fronts.

La totalité de la crise mondiale, cependant, impose au prolétariat révolutionnaire

IX

#### DECLARATION INDICATRICE

la recherche d'une philosophie qui le guide dans sa reconstruction de la société sur des bases entièrement nouvelles. Cette philosophie doit éviter que se reproduise la tragédie de la Révolution russe, laquelle, ne s'étant pas propagée aux autres pays, ne pouvait être assez profonde pour permettre au prolétariat « aux singes hommes » de gouverner l'économie et la nation, annulant ainsi la distinction entre travail manuel et travail intellectuel.

C'est là la perspective à laquelle Lénine ne voulait pas renoncer parce que voyait déjà l'ascension de la bureaucratie et encore dans l'ombre le capitalisme d'état naissant. Ce serait une preuve de paresse d'esprit si nous, Marxistes Modernes, nous refusions d'affronter les problèmes philosophiques, qui surgissent tous les jours dans le domaine de la production comme dans l'arène politique, et qui se manifestent par une série de faits, des grèves américaines et des débats au sein du Parti Communiste, à la veille de la Révolution Hongroise jusqu'à la Révolution même. N'oublions pas d'autre part les révolutions des colonies, lesquelles dans la lutte pour l'industrialisation sans l'inévitable concomitance du capitalisme, ont soulevé de nouveaux problèmes, qui exigent un remaniement de la théorie marxiste; mais pour celui-ci également Lénine nous a fourni une base au II<sup>ème</sup> Congrès de la C.I.

Nous ne pouvons, en 1960, que nous ranger sous le même drapeau de Lénine qui, en 1914, fit de la philosophie dialectique le principe conducteur de toutes ses actions.

Actuellement, le degré de maturité de nos temps ne permet plus que les doctrines philosophiques restent ignorées dans des annotations privées, ou qu'elles soient seulement le sujet de pédantesques débats entre spécialistes. Le temps actuel exige qu'elles deviennent questions de domaine public en ouvertes discussions, de telle façon qu'entre le prolétariat, le théoricien et le révolutionnaire, c'est à dire l'homme d'action, il n'y ait aucune distinction, mais une unité indissoluble en une collaboration engagée vers un même but.

Nous ne doutons pas que cela deviendra l'aspect typique du Journal du « Centre International de Correspondance ».

Raya Dunayevskaya

#### DECLARATION INDICATRICE

Nous croyons que sans partis révolutionnaires l'émancipation du prolétariat est impossible. Si l'on pouvait imaginer une telle perspective, il faudrait contempler une très-longue période (des siècles) pendant laquelle le Capitalisme développerait sans cesse, plus encore que la production, la consommation, la Culture et la Liberté du prolétariat. Ce serait donc un accomplissement réformiste de la grande tâche de la Révolution Sociale.

Il y a un siècle les anarchistes fuyaient la politique de crainte de renforcer l'Etat. Celui qui croit favoriser l'apparition de la Bureaucratie en constituant des Partis révolutionnaires ou en élaborant leur programme relève de la même catégorie. S'il est indéniable que certaines formes d'organisation sont plus susceptibles que d'autres de susciter la Bureaucratie, il est futile de parer à ce danger en renonçant aux Partis et aux programmes. La source de la Bureaucratie se trouve, non dans les organisations quelles qu'elles soient, mais dans l'aliénation de l'homme. On ne peut la combattre par des ruses organiques mais par la pénétration des idées révolutionnaires et la transformation sociale.

Une grande idée constitue d'elle-même une tendance et, de l'accord des hommes pour transposer cette idée en action historique, résulte un parti. Y renoncer revient à abandonner les grands enseignements idéologiques de la lutte de classes mondiale pour se limiter à la routine quotidienne et empirique de chaque génération à tous les instants.

Nous nous prononçons donc sans ambages pour la constitution d'un Parti ré-

## THE WORLD CRISIS AND THE THEORETICAL VOID

### I. The Whip of the Counter-Revolution and the Crisis in Marxist Organizations

The counter-revolution has struck again in Algeria and in France. That 3,000 wilful fascists (colons) in Algiers can assume the initiative in holding 45,000,000 French by their collective throat, and can keep the whole world on edge; that De Gaulle can get the Communist and socialist trade-unions to demonstrate allegiance to him - and have them do so on their own time so that capitalist production is in no way disturbed by this lunch hour demonstration - whereupon De Gaulle moves to assume "emergency" dictatorial powers - these latest events all point to the fact that the counter-revolution is now on the offensive in small things as in large. Whether it is the reappearance of anti-Semitic acts in West Germany; whether it is Eisenhower embracing Franco in fascist Spain; whether it is a comparative handful of colons insisting on the importance of their role in De Gaulle's search for greater global glory; whether it is the Khrushchev threat to wipe "the enemy" country and/or countries "off the face of the earth" with the world's most technologically perfect Intercontinental Ballistics Missiles and/or a "fantastic weapon" - all the while preparing for summit "peace" conferences - the stark fact that emerges from all this is not the display of the incessant preparations for the holocaust of World War III, but the fact that even this has not overcome the crisis of organization among Marxists.

On the one hand, the reasons are obvious enough: (1) No spontaneous workers' revolts have come under the influence of genuine Marxists, as was the case in 1864 when Marx came to head the First Workingmen's International. (2) Neither has there been any direct passage of Marxist heritage from one organization to another, as was the case with Engels' being alive at the birth of the Second International. (3) Nor has there been a successful revolution of the scope, breadth and depth of the Russian Revolution of 1917 which assured the foundation of the Third International.

On the other hand, valid as these historical facts are, I am sure no one among us wishes to use these as excuses for inactivity either in the class struggle or in the theoretical field. Those who have agreed to the establishment of a Centre for International Correspondence are certainly conscious of the tremendous revolutionary development from the field of practice: on the one side of the Iron Curtain, the 1953 revolts in Verkuta and East Germany, climaxed by the Hungarian Revolution of 1956; and, on the other side of the Iron Curtain, wildcats and class struggles of the magnitude of general strikes, although embracing only individual industries, as is true in the United States. At the same time a whole series of Afro-Asian Revolutions are remaking the map of the world.

It is all too obvious that, just as devotion to revolutionary Marxism on the part of so-called vanguard groups has not led to a successful revolution, neither have mass actions led to a totally new society. The crucial question - What gives action a direction? - applies equally to mass action as well as to the activity of small Marxist organizations. The answer is not as easy as would appear on the surface.

## II. The Challenge of Our Times.

No vanguard party can "guarantee" victory to a spontaneous revolution. When such unequal forces as Russian totalitarian armed might and the Hungarian revolutionaries are pitted against each other in mortal combat, it is clear that not even the combined genius of Marx and Lenin at the head of a vanguard party could have succeeded in overcoming the Russian counter-revolution without the extension of the revolution to other countries. There was a vanguard party in 1905 (and let us not forget that both Bolsheviks and Mensheviks had a revolutionary strategy and worked in unison in that revolution) but it could not topple Tsarism. With or without a



vanguard, the Hungarian revolutionaries, whose courage and genius for organization fired the imagination of the world, could not keep Russian state capitalism from triumphing, once there was no extension of the revolution on a European and world scale.

What I am stressing is that, while action without a theoretic direction cannot win "by itself", neither can theory or a party "by itself" create a new social order. Only the unity of theory and action taking an organizational form that is inseparable from the spontaneity of the masses can "guarantee" success. Before we rush off "to lead", let us clear our heads first. There has never been a greater theoretical void in the movement than now. The point is how to meet the challenge that:

- (1) No international organization has arisen to replace the Third International;
- (2) The Trotskyist attempts to create a Fourth International have failed.

Although Leon Trotsky was a great revolutionary and an internationalist, he could not succeed for the very good and sufficient reason that he was wrong on every single fundamental prediction that stemmed from his wrong theoretical foundations - from the prediction that the Stalinist bureaucracy would not be able to defend nationalized property, through the expectation of inevitable betrayal of the CP in each country to its own bourgeoisie; to the theory of permanent revolution which maintained that, without the proletarian leadership, the peasantry could not consummate a revolution. Trotsky's failure to recognize the new world stage of capitalism, and his inability, therefore, to grasp the class nature of Soviet Russia, led to his call for defense of that state-capitalist society and inevitably gave the Fourth International no historic reason for being. Its disintegration was thus unavoidable. But this was no repetition of

the betrayal by the Second International, neither in the sense of national defense, nor of class collaboration. On the contrary, for opposing World War II, the Trotskyists were sent to prison.

(3) ~~The fact that revolutionary defeatism, or in all the circumstances that apply to the principle of proletarian internationalism, is a form of "Revolutionary defeatism" has become only a form to justify taking sides with one of the poles of world capital - Russia. This shows the truth of Lenin's statement during the period of the Zimmerwald International: "Only the lazy do not swear by internationalism these days."~~  
in the hands of Trotskyists)

I am not underestimating the importance of the present reassembling of Marxist grouping on the sound principle of proletarian internationalism which opposes both poles of capital - American and Russian. Nor can this type of revolutionary defeatism be confounded with those who will practice it only against one of the poles of world capital. What I am stressing is that, in our time, it no longer is the distinguishing mark. That is why the Centre, while an important move forward, is only a first step to a Marxist regroupment.

It is necessary to check our first step toward regroupment with the experience of Lenin when he faced the collapse of the Second International. It is impossible otherwise to stand on solid ground and be able to create the comprehensive theoretical foundation to meet the challenge of the time and thereby become the polarizing force for the movement of the revolutionary masses.

### III. What We Can Learn from Lenin During the Period 1914-1924.

"Dialectic is the theory of knowledge of (Hegel and) Marxism. This is the 'side' of the matter (it is not 'a side' but the essence of the matter to which Plekhanov, not to speak of other Marxists, paid no attention."

Just as the totality of the crisis in our day, which threatens the very survival of civilization, compels philosophy, a total outlook on the part of the masses, so the collapse of the Second International in 1914 compelled Lenin to turn to philosophy with new eyes.

No doubt it appeared strange that a revolutionary leader, in the midst of such a holocaust, should spend his days in the library reading the "abstruse philosopher", G.W.F. Hegel. No doubt many a small mind was willing to "reveal" to him the fact that Hegel was a reactionary Prussian. But Lenin would brook no "defensive mood" where the philosophical foundations of Marx were concerned.

At the outbreak of World War I, Lenin felt the ground give way under him not alone because the leadership of the Marxist International had betrayed the masses, but because he, as a co-leader, had foreseen none of this. Had he not felt a compulsion to break with his own philosophic past, he would have had no need to spend all those hours restudying Hegelian dialectics. Certainly it was not because he wavered at any single moment in his revolutionary policy, or even in his search for the economic roots of the Betrayal. But, unless these were governed by the profound philosophy that produced Marxism as "scientific socialism", it would be quite inadequate to meet the challenge of the collapse of established Marxism.

Previously, the debates and divisions were "political" or "organizational."

Until Rosa Luxemburg had written her Accumulation of Capital, which, unfortunately, challenged, not the "epigones", but Marx himself, none of the Marxists, whether reformist or revolutionary, challenged the interpretation of the basic works of Marx. Karl Kautsky's economic doctrines, Plekhanov's philosophic works, Hilferding's examination of the new stage

of finance capital - these were the "standard" texts for all.

Lenin now categorically rejected their very understanding even of CAPITAL: "It is impossible fully to grasp Marx's Capital, and especially its first chapter,\* if you have not studied through and understood the whole of Hegel's Logic. Consequently, none of the Marxists for the past half-century have understood Marx!"

Nor was this rejection of the past due to scholastic reasons. He didn't consider a Marxist party to be a mere "debating society". He felt the success of any developing revolution depended upon revolutionary theory not just as "politics" or "economics" but as practical perspective for the ever lower and deeper layers of the proletariat which would reconstruct society on totally new beginnings. That Lenin had thus not only armed himself for the Russian Revolution, but gave those who would live after him a methodology that could give mass action its theoretic direction can be seen most clearly in his WILL.

There, he argues not against betrayers. He analyzes his own revolutionary committee. He gives us the benefit of a lifetime spent in the revolutionary movement not only when he criticizes the main protagonists - Trotsky and Stalin - but in his criticism of the Party's main theoretician, Bukharin:

"Bukharin is not only the most valuable and biggest theoretician of the party, but also may legitimately be considered the favorite of the whole party; but his theoretical views can only with the very greatest doubt be regarded as fully Marxian, for there is something scholastic in him (he never learned, and I think never fully understood, the dialectic)."

---

\* It is precisely this first chapter that Stalinists ordered cut from the study of Capital at the same time that they broke from the Marxian analysis of the law of value in 1943.

Unfortunately, it made no difference to the heirs of Lenin whether the Will wasp was not published, and finally when it was, the history of the debates of the Second International repeated itself. It became a matter of "political" or "organization" debate, not a philosophic grappling.

Future Marxist generations will stand astounded at the disdain the Marxist movement has shown to Lenin's Philosophic Notebooks. This was true not only among Trotskyists who displayed no interest in the English translation which I submitted to them; it is equally true of those who broke with Trotskyism on the economic analysis of the new world stage of capitalism which caused the transformation of the first workers' state into a state capitalist society. Now that the philosophic undercurrent of the actual revolutions against Russian Communism is so deep, that even the totalitarian monolith must recognize the existence of Marxist Humanism as the enemy, it is high time that this phenomenon receives the serious attention that our Marxist heritage demands and our times compel.

#### IV. The Historic Reality and the Need for Theoretical Clarification.

"The unity of theoretic ideas (cognition) and practice - this NB - and this unity precisely in the theory of knowledge for the result is the 'Absolute Idea' (and Idea = 'objective truth'.)"

Philosophic Notebooks

When, in 1955, the Communist theoreticians suddenly launched an attack on the early Economic-Philosophic Essays of Marx, a strange silence pervaded the Marxist groupings. There were no Lenin texts they could follow since Lenin died before the Essays were published. (The Second International, which had been the heir of Marx's writings, had never bothered to publish them, and by the time the Third International finally bought and published them, it was 1927.) The publication and debate

around them seemed to be the concern only of "specialists" like Ryazonov, Deborin, and Lukacz, since Bukharin was too busy creating a theoretic base for Stalin's "Socialism in One Country," and Trotsky was too busy fighting it.

As state capitalism pervaded our world, the theoretic void among Marxists became so oppressive that no one faced the challenge of the young Marx, who, to distinguish his new world outlook both from the capitalists and the vulgar Communists of his day, had named his philosophy "Humanism".

The Russian theoreticians did not, in 1955, undertake their sudden attack on Humanism for pedantic reasons. Very real, very objective, very threatening forces in the world compelled this confrontation - the incipient revolutions in Eastern Europe. To serious Marxists, it was clear then that the Stalinist crushing of the East German uprising could not have killed the undercurrent of revolt in Eastern Europe as completely as the Russian Communists pretend. As I wrote then: Their sudden attack on Marx's Early Essays must mean new proletarian stirrings.

Six months later, the Hungarian Revolution broke out. It then became known that in the months preceding the Revolution, the debates within the Communist Party revolved around the question of Humanism. For example, Tador, in rejecting the idea that the top ruling clique and the Party were one and the same thing, wrote: "The party is ourselves, those...who fight for the ideas and principles of Humanism and whose aims reflect in ever-increasing measure those of the people and of the country."

When, as a result of the Russian crushing of the Hungarian Revolution, the Communists in Western Europe began to tear up their membership cards, some who formed new groups called themselves "Socialist Humanists." When

this fact became a practical question for the Trotskyists in England who wanted to win some recruits, the American Trotskyists finally wrote lengthy articles on Humanism both as a philosophy and as a concrete organizational question. On the whole the Trotskyists seem to be in agreement with the Stalinist interpretation that Humanism was "merely" the young, "immature" Marx. But whatever can be said of this spurious interpretation; whatever can be said about their sudden interest in the origin of Humanism in ancient Greek philosophy of the fifth century B.C.; at least they recognized also its existence today both in Hungary and in Western Europe.

Not as much can be said for those among us who are so anxious to slander Humanism as a philosophy that they hark back to its prevalence in the Renaissance rather than to the revolutionary thought of the young Marx, which the mature Marx, far from abandoning, developed to the point where it became a red thread that runs through his greatest theoretical work, Capital. Lenin's insistence (1) that no one could understand Capital who hadn't understood Hegel's Logic; (2) that "man's cognition not only reflects the objective world, but creates it," as well as (3) his disgust with the vulgar materialists of the Second International ("Philosophical idealism is only nonsense from the standpoint of crude, simple, metaphysical materialism.") - all three attitudes were part of Lenin, not merely as "philosopher", but as revolutionary leader. They come alive in his every political pronouncement from the day after the Russian Revolution succeeded. They permeate every theoretical discussion, from the "Revision of the Party Program" to the Will.

To evade the question of Marxist Humanism today is to blind oneself to the new, both as concerns questions posed by the proletariat in

technologically advanced countries as well as those posed by the march to freedom in the Afro-Asian countries.

If we cannot learn from the revolutionary movements of our time, the whip of the counter-revolution will drive us finally to see that Hegel's "Absolute", and the international struggles for freedom, are not so far apart, either in life or in theory, as would appear from the obscurantist articles in Russian official philosophic journals which keep pounding on "Partynosts," that is, <sup>the</sup> "Party character" of philosophy. Where, over three decades ago, Lenin could see the Absolute Idea only "in general," we can see it "in the concrete" provided we are Marxists, and can therefore read the spirit of the times in materialist terms.

The truth of Marxist Humanism, that has forced its way on the historic stage throughout the world from Hungary to Asia and Africa, was first raised by the workers in the United States when they were confronted with Automation and asked, "What kind of labor should man perform?"

It is this historically higher stage of the question of alienation of labor that Marx raised over a century ago that enabled the American movement to raise the question of Humanism as a concrete question of production before it had been raised on the political scene in Europe.

Today, when an Eisenhower hides his mailed fist and masquerades as his being a world traveler, talking to the people about "human dignity" and "peace"; when a Khrushchev talks out of both sides of his mouth, threatening to wipe those who oppose Russia "off the face of the earth" while championing "peaceful co-existence"; when a De Gaulle promises nothing short of self-determination in the "spirit of our times" while preparing for all-out war against those same Moslem rebels; and Communist



and Socialist trade unions demonstrate for De Gaulle - and yet no revolutionary Marxist grouping has any deep roots among the masses; then the counter-revolution seems indeed to have the whip-hand everywhere.

The totality of the world crisis, however, at the same time compels the revolutionary proletariat to search for a philosophy that would govern its reconstruction of society on totally new beginnings. A reconstruction that would not repeat the tragedy of the Russian Revolution, which, not having extended itself, could also not deepen itself to the extent where the economy and the state were run by the proletariat "to a man", thereby making a vanishing factor of the distinction between mental and manual labor.

It is this perspective which Lenin would not give up as he saw the bureaucracy arise as incipient state capitalism lay in the shadows. It would be a fatal reflection of theoretical sloth were we as contemporary Marxists to refuse to grapple with the philosophical problems raised both in production and in the political arena in acts ranging from American wildcats through intellectual inter-CP debates on the eve of Hungary's revolution to the revolution itself, not forgetting that the colonial revolutions, in striving to industrialize without the inevitable concomitant capitalism, have posed questions for new points of departure in theory that, again, Lenin laid a basis for in his thesis at the Second Congress of the CI.

We cannot, in 1960, unfurl less of a banner than Lenin unfurled in 1914 when he made Marxian dialectical philosophy the governing principle of his every action. For our times, however, the philosophic outlook can no longer remain in private notebooks, or published for "specialists" to debate pedantically as if these had no relationship

- 12 -

to the revolution. The maturity of our age demands public, comprehensive discussions in which the proletariat, the theoretician, and the practical revolutionary are indistinguishable from one another in the seriousness of approach.

We do not doubt that this will become a regular feature of the Journal of the Center for International Correspondence.

February 2, 1960

Raya Dunayevskaya

9512